

## Rue de l'Égalité...

Marie Eeman

### **Pourquoi ?**

Je tiens à dire un mot sur les raisons de ce texte. Quand j'ai été sollicitée pour rédiger un écrit sur la mort, je me suis exclamée intérieurement, mais ce n'est pas sur la mort que j'ai envie d'écrire, mais sur la vie ! Vie et mort sont si intimement liées, si dialectiquement conjointes que je ne peux les évoquer de manière séparée.

Je ressens la vie comme une tension permanente entre vie et mort. Sommes-nous conscients du temps que nous prenons journallement pour nous maintenir physiquement et psychiquement en état de vie qui nous satisfasse ?

Quand on demande à un wallon : « Comment allez-vous » ? Il vous répond : « On fait aller ! » Qui est ce « on », si ce n'est cette pulsion de vie qui anime chaque être vivant, lui dictant la nécessité absolue de tendre autant que possible vers l'état de vie ?

Rue de l'Égalité, j'ai cru longtemps qu'égalité avait à voir avec la déclaration républicaine, « Liberté, Égalité, Fraternité ». Or, il n'en n'est rien, ce nom de rue se retrouve dans plusieurs villes et villages de France et de Belgique et indique simplement le chemin du cimetière. En référence à la maxime populaire « Nous sommes tous égaux devant la mort ».

### **Tous égaux devant la mort...**

Devant la mort oui, mais dans la manière non... Les pauvres ou les riches, les solitaires, les étrangers, les insérés ou les désinsérés au niveau social et familial,

chacun vivra sa mort comme il a fait sa vie. Rilke nous dit : « Chacun meurt comme il a vécu ». Au Moyen Age, le maure tournait la tête vers le mur, le chrétien la tournait vers l'Orient, vers Jérusalem. Certains regardent leurs proches dans un ultime regard d'amour, ou prononcent un dernier message, une dernière recommandation. Certains ont la chance de mourir de vieillesse tout simplement, d'autres endurent de pénibles maladies. A chacun sa vie, à chacun sa mort.

Nous sommes tous égaux devant l'obligation d'assurer ce passage vers un au-delà inconnu. Pour ceux qui gardent l'espoir d'une survie ou d'une réincarnation, l'idée de la mort est moins intolérable. La croyance dans une vie après la mort où l'esprit atteint la plénitude de ses moyens, où nous ne subissons plus le manque, où notre corps transfiguré n'éprouve plus aucun besoin, peut rendre le passage de vie à trépas plus facilement supportable.

Freud nous en parle dans *Essais de psychanalyse*<sup>1</sup> :

« C'est plus tard seulement que les religions en vinrent à donner cette existence postérieure pour la plus précieuse, pour pleinement valable, et à rabaisser la vie, que la mort termine, à une simple préparation. Il était dès lors de simple logique de prolonger également la vie dans le passé, d'imaginer les existences antérieures, la migration des âmes et la nouvelle naissance, tout cela dans l'intention de ravir à la mort sa signification d'abolition de la vie. C'est dans un temps aussi reculé qu'a commencé le déni de la mort, désigné par nous comme liée à la civilisation. »

### **L'inconscient ne croit pas à la mort...**

Et durant la vie comment pense-t-on à la mort ? Homme, femme, jeune, vieux, riche ou pauvre, tout humain doit assumer sa finitude.

Chaque époque a été influencée dans son vécu de la mort par le rapport à la religion, à l'organisation de la société, à la culture. Egalement par les grands événements qui ont marqué le temps : croisades, guerres de religion, invasions etc...

Mais Freud nous rappelle que nous ne croyons pas à notre propre mort :

« Ainsi notre inconscient ne croit pas à la mort personnelle, il se conduit comme s'il était immortel. (...) C'est que notre propre mort ne nous est pas représentable et aussi souvent que nous tentons de nous la représenter nous pouvons remarquer qu'en réalité nous continuons à être là en tant que spectateur. »<sup>2</sup>

Philippe Ariès, dans *Essais sur l'histoire de la mort en Occident, du Moyen Age à nos jours*<sup>3</sup>, nous décrit l'évolution du concept de mort à travers les siècles.

---

1 S. Freud, *Essais de psychanalyse*, Petite bibliothèque Payot, 1915, ch. 2, p.33-34.

2 Ibidem, ch. 2, p. 36-26.

3 Ph. Ariès, *Essais sur la mort en occident*, Paris, Seuil, 1975.

Au bas Moyen Age, l'individu sentant qu'il allait mourir, l'exprimait à ses proches et se couchait pour attendre la mort. Actuellement cette conscience de la fin de la vie nous est restée, à condition de ne pas être sous sédatif.

Mais en général, il n'est pas facile de parler de sa mort, de la mort de l'autre. Sous prétexte de ne pas effrayer la famille et les amis, pour ne pas rendre ce départ insupportable pour les autres et pour soi-même, chacun fait semblant de ne pas savoir. Se coupant ainsi des derniers adieux, des dernières paroles, des dernières émotions pouvant témoigner du sens profond que la vie revêt pour tout individu. Ou alors, la situation sera évoquée de manière voilée.

Le prolongement de la fin de vie découlant du progrès de la médecine confronte longuement l'individu et ses proches à l'issue ultime. C'est à ce moment-là que resurgira la manière singulière, la façon dont s'est organisée la relation des proches avec le mourant, et le rapport personnel de chacun à sa mort et à celle de l'autre.

### **La mort déniée...**

Chaque époque a sa spécificité, que fait la nôtre, que dit-elle d'elle-même dans son rapport à la mort ?

Il faut bien accepter comme le dit Edgard Morin dans *La Méthode*<sup>4</sup> que vie et mort se renversent l'une dans l'autre. Que suivant la maxime d'Héraclite « Vivre de mort mourir de vie » est la boucle des boucles. La mort est plus forte que la vie dans l'irréversibilité, la vie est plus forte que la mort dans la récursivité.

Notre époque nie la réalité car elle est insoutenable. On ne peut plus croire en la possibilité d'une évolution de l'être humain après la *Shoa*. Il est pénible de penser qu'un individu humain peut retourner sa bonté en méchanceté et dans la même amplitude. Nous savons que l'ambivalence fait partie de notre fonctionnement psychique. Mais le retournement contre sa propre espèce, de la pulsion de vie en pulsion de mort, amenant au meurtre au nom de la purification ethnique, de la défense d'une communauté, d'une religion, d'une culture, est dur à accepter.

Il est préférable de ne rien en savoir et de se persuader que nous ne sommes pas responsable de ce mal, qui pourtant se réalise grâce à la complicité de notre indifférence. Que cela ne nous regarde pas. Dès lors, la réalité de la mort est à remettre en question et c'est notre propre condition humaine que nous remettons en question en la déniaient, en maintenant cette illusion.

### **Naissance et mort, passage...**

Le rapprochement à établir entre naissance et mort devrait nous interpeller également. Ce sont deux grands moments de passage qui nous dépassent, porteurs d'une dimension sacrée,

---

4 E. Morin, *La Méthode (2) – La vie de la vie*, Paris, Seuil, 1980.

La naissance a longtemps été mystérieuse, chargée de mythe, pour les générations primitives. Celui de l'immaculée conception nous viendrait des égyptiens, le pharaon étant divinisé, son épouse était elle-même déifiée et sensée être vierge et mère.

Moins maintenant, mais davantage dans le passé, les naissances étaient sources d'inquiétude. Que de mères mortes en couche ou de consommation, d'enfants morts nés !

La venue à la vie reste pour l'homme un moment chargé de gravité. Que d'interrogations : tout se passera-t-il bien pour la mère, l'enfant sera-t-il normal, n'aura-t-il aucune séquelles ? Le passage douloureux dans le ventre maternel marque le trajet nécessaire, paraît-il, pour mettre en place les os du crâne du bébé, mais ce moment difficile partagé par la mère et l'enfant laissent un vécu commun dans leurs inconscients. C'est la première trace sensible de l'appartenance de l'enfant à sa génitrice, car c'est un petit étranger qui lui sera mis dans les bras, avec les mots : « Voilà votre enfant » ! Et les parents émus, en reconnaissant leur progéniture, signeront déjà la transmission de vie à la génération suivante. Accouchement naturel souvent évité au profit de l'épidurale ou de la césarienne, avec les manques qu'elles peuvent susciter, car l'inscription ne pourra creuser son sillon dans le corps maternel.

Ce petit enfant au visage chiffonné qui le fait ressembler au vieillard qu'il sera, va pousser un premier cri, premier « inspire » lors de son entrée dans l'existence, ce sera un dernier « expire » qui l'amènera dans cet autre passage qu'est la mort.

Bien sûr, nous ne sommes plus à l'aube de l'humanité où l'homme expérimentait journallement la frontière si mince qui pouvait le faire passer de vie à trépas. Actuellement, on devient plutôt rescapé d'une maladie grave qui vous a fait vivre la mort de près et donne une autre dimension à la vie.

Mais n'allons pas si loin, ce n'est que vers 1950 qu'apparurent les antibiotiques qui permirent de sauver tant de vies.

Nous nous habituons si facilement au progrès... J'ai eu l'occasion d'avoir entre les mains le registre des présences d'une institutrice gardienne, datant de 1930 et venant d'un village rural. Ce n'était pas absent, mentionné à côté des noms des petits élèves, mais décédé. Il y en avait 10 à 12 par année scolaire.

Dans nos pays occidentaux tout est conçu pour que chacun soit pris en charge par la société, de la naissance à la mort. Je dirais même pour la vie éternelle, bien qu'on limite actuellement la durée des concessions dans les cimetières et qu'on propose l'incinération qui personnellement me rebute car la « crémation » même après le décès me laisse un souvenir poignant. Sans doute ne me déferais-je jamais de l'image, vers 1942, du face à face avec un enfant de mon âge, dont je n'ai plus souvenir du visage, mais du gros manteau usé sur lequel était cousu grossièrement une étoile jaune et de cette pensée qui a surgi, pourquoi lui et pas moi ?

La mort, nous la connaissons tous, c'est une expérience à laquelle est confronté chacun de nous. Mon premier sentiment reste « la mort, un grand moment de vie ! », ultime moment, point d'orgue d'une lutte journalière pour

la vie, la sienne et celle de ceux qui dépendent de vous.

### **Entre désir et réalité...**

L'après-guerre, ceux qui l'ont vécu fatigués de l'atrocité humaine qu'ils avaient vue et subie, ont cru en la possibilité d'une société du progrès pour les générations futures.

Même si cela demandait une soumission complète à l'organisation de nos sociétés post-modernes ! Notre croyance était la plus forte et aussi cette idée « surtout plus jamais cela ! »

Qui oserait arrêter l'emballement de la recherche qui peut sembler délirant, pratiqué au nom du bien de l'humanité, amenant des découvertes des plus utiles aux soins de maladies incurables ? Éthiquement, nous aurons à fournir un travail de plus en plus important pour tenter de distinguer les effets des avancées scientifiques et de légiférer en la matière.

Pourtant, c'est cette science qui nous a amené à ce que nous désirions le plus : une société du bien être, où les individus « libérés et ou asservis » peuvent consommer tout ce que notre société leur a concocté.

L'Etat, cette grande mère, cette *Big Mother*<sup>5</sup> prévient tous les désirs de ses membres de la naissance à la mort, les laissant dans l'illusion d'un repoussement de cette mort. Nous vieillirons tous jeunes et beaux, l'être humain est programmé pour vivre jusqu'à 124 ans, à quand l'immortalité ?

Que dire de cela, sinon que la présence de la mort dans notre monde occidental s'est effacée. Car le déni s'opère par un double mouvement. Dans un premier temps, il y a négation de ce qu'il ne faut pas reconnaître ; dans un deuxième temps, ce sera l'effacement des traces de tout ce qui rappellerait l'objet du déni. Témoin la disparition des mots agonie, mort, et la non tenue en compte des signes d'une fin imminente, au point de poursuivre des traitements et des examens jusqu'au dernier souffle de vie d'un être en train de mourir. Comme si la médecine n'était plus capable de reconnaître les signes avant-coureurs de la fin imminente, d'en tenir compte, de l'accepter et d'avertir les proches.

Il y a entre la mort et nous, la science, la médecine, l'hôpital et les antichambres de la mort que sont bien souvent les maisons de repos, préfigurant déjà le repos éternel.

Des lieux où l'on va cacher, où l'on cache pour ne pas effrayer les âmes sensibles, la détérioration de l'esprit et du corps humain. Ce ne sont pas les seuls lieux prévus à cet effet : instituts psychiatriques, maison pour handicapés mentaux ou physiques, cliniques, hôpitaux, prisons, sont des endroits où existe parfois difficilement le respect des humains, au corps ou à l'esprit dit amoindri, ou malade ou simplement dépendant de la justice ou des institutions.

Il est si jouissif pour l'humain de prendre possession d'un alter ego au

---

5 M. Schneider, *Big Mother : Psychopathologie de la vie politique*, Paris, Odile Jacob, 2002.

nom de la charité, au nom de l'incapacité où il est de se prendre en charge vu ses déficiences physiques, mentales, ou psychiques. Ou parce qu'il a commis une faute morale.

On copie d'ailleurs l'Etat qui dans son immense commisération évite toute souffrance inutile au citoyen, devant de manière aliénante tous ses besoins, en le maintenant dans une dépendance propice au troupeau de moutons que nous formons. Nulle incitation à la critique constructive, car le rêve de l'humain ne serait-il pas de retrouver la chaleur du corps maternel dont cette grande mère nous enveloppe ?

Il y a des artistes pour nous interpeller de manière muette, comme Rops avec sa grande faucheuse et surtout Camille Claudel avec sa sculpture *Clotho* représentant la vieillesse qui appelle à la sidération, car rien ne voile la réalité de la mort, tout y est étalé à nos yeux ahuris, ce qui engendre la question : « Était-elle vraiment folle ? » La folie serait-elle cette impudicité devant la réalité, insupportable à un être dit normal ?

### **En conclusion...**

Notre époque contemporaine a encouragé ce déni, la science, la médecine y ont leur part, mais l'ensemble de la société acquiesce silencieusement, car en oubliant la mort, on croit ne pas devoir lui sacrifier la vie. La mort devient la figure de l'insupportable échec, dont parlait le professeur Cassiers à des étudiants : « Le seul but du médecin, c'est de faire vivre, il n'y a pas de place pour la mort dans notre discipline, il faut que nous soyons interpellés de l'extérieur pour redonner à la mort son statut ». Réintégrer la mort dans le couple dialectique « mort et vie » comme l'ultime et humaine sortie de la vie, semble indispensable. Comme nous dit Freud avec sagesse : « Rappelons le vieil adage : si tu veux maintenir la paix, arme-toi pour la guerre. Il serait d'actualité de le modifier : si tu veux supporter la vie, organise-toi pour la mort. »<sup>6</sup>

Pourquoi réagirions-nous à cette société de consommation si doucement aliénante au point que beaucoup lui sacrifie leur autonomie, pire leur altérité ? Car si nous contredisons en la dénonçant la manière dont elle nous maternelle, nous risquons d'avoir à nous prendre en charge, à soutenir son opprobre, à ne plus payer silencieusement notre acquiescement, à devoir regarder et assumer cette réalité qu'elle nous cache pour notre tranquillité bien sûr, pour notre plus grand bien.

Une seule chose pourrait nous y pousser, « le lourd tribut » que nous avons à donner à cette société, le prix à payer. Quel est-il ?

Celui de devenir adulte, d'assumer son humanité, sa condition, de vivre aussi pleinement que possible en développant son être et ses connaissances afin de se construire cette vision critique de la société occidentale où nous vivons. Y agir avec d'autres, pouvoir assurer un passage d'expérience vers les générations suivantes afin qu'elles puissent réinventer avec une certaine

---

6 S. Freud, *Essais de psychanalyse*, op. cit., ch. 2. p. 40

connaissance des causes et non subir ce que nous avons mis en place pour elles.

Dès lors, vivre sa vie et accepter la mort telle qu'elle adviendra, devient essentiel.

Les soins palliatifs nous ont montré la voie d'une prise en compte des malades en fin de vie, d'une revalorisation de la mort. Dans les hôpitaux, des équipes volantes sont mises en place pour assister les mourants et leur famille. Pour ceux qui le désirent, reste à organiser avec ou sans famille la possibilité de mourir chez soi. Ici, toute une structure pourrait être mise en place de manière permanente. Cela signifie qu'il est important de penser la mort, la sienne et l'écho que celle des autres éveille en nous.

Si le négatif fait progresser, ce négatif de la mort devient l'incontournable et peut être l'indispensable butée, agissant comme tiers en remettant notre moi individuel dans le lot commun de notre communauté humaine.